

COMMUNICATION BANALE...

Il est des « choses » que l'on voudrait dire et que l'on ne parvient pas à dire. Les mots, dans un milieu sociolinguistique donné, sont « communs » : et c'est bien pourquoi ils servent à « communiquer », c'est-à-dire à mettre en commun. Mais si l'on « échange » ce qui nous est commun, alors on parle pour ne rien dire ! La petite fleur d'intimité, de singularité, d'originalité (en tout cas pour soi), n'éclot pas dans notre bouche et elle n'exhale ses parfums, mélancoliques, bucoliques, euphoriques, ou irisés, que dans le jardin secret que l'on cultive, et dans lequel poussent les herbes folles de l'inconscient. Dans ce jardin, nos métissages imaginaires créent ce qui peut nous paraître comme des étoiles ou des monstres. C'est un « refuge » où nous pouvons nous « enfermer » des heures ou aller nous ressourcer à la sève de nos rêves. Il est chose *intime*. Pourtant, quelquefois nous aimerions en faire visiter une parcelle à un être cher, complice ou compréhensif, ou, tout au moins, lui en offrir une fleur cueillie à son attention et voilà que le geste de ce don se termine par une main tenant une fleur devenue invisible, imperceptible, inodore, impalpable. L'élan s'est comme évaporé. Nous essayons en vain de décrire un fantôme. L'autre perçoit bien ou ressent une intention mais, s'il est sensible à celle-ci, il ne peut que *l'interpréter*. A la frustration de l'impossibilité de s'extimer se mêle l'espoir d'une interprétation capable de voir de l'autre côté du miroir qui nous sépare. L'expression de cette interprétation nous satisfait rarement sauf à céder à l'illusion bienfaisante de se croire compris, même si ce n'est pas vraiment le cas, ou à éprouver du bonheur à être reconnu, pris en considération, ce qui est déjà beaucoup (d'où le narcissisme exhibitionniste de notre société adolescente).

Est-ce un constat négatif de pointer cette impossibilité à « tout dire » ? Clairement non. Pourquoi ? Parce que communiquer, dans un souci d'authenticité, consiste en *une rencontre d'interprétations*, de « grilles de lecture » du monde, de désirs de transformer un ésotérisme subi en un exotérisme permettant le dialogue. La fusion, la con-fusion, n'est pas au rendez-vous : est-ce dramatique ? Peut-être dans un premier temps subjectif marqué au sceau du manque à être vraiment compris. Mais, à bien y réfléchir, c'est un *avantage*. Lequel ? Celui de n'être *point transparent* aux miradors psychologiques d'autrui, d'exister dans une « réserve » d'identité propre et fragile, exposée aux missionnaires d'empathie non commandités, qui n'est pas seulement une ré-serve d'un passé identitaire sédimenté mais une pré-serve d'identité plurielle avec ses possibles non épuisés. Le non-dit a ses vertus à une époque où tout dire, tout verbaliser, mettre des mots sur les maux, est considéré comme un gage de résilience. Si « l'aveu » est souvent thérapeutique, il est aussi parfois nécrologique.

L'aveu n'est pas l'Avent. L'épiphanie de soi est un abandon de confiance : les gourous du quotidien l'appellent de leurs vœux, ou de leurs « intimations », mais en est-il un ou une qui ne soit ni un maître sans pouvoir de jugement ni un chantre du changement pour « notre bien » ? Se livrer n'est pas nécessairement se dé-livrer, mais peut revenir à se soumettre. La liberté a une opacité foncière qui la protège, peu ou prou, des décrypteurs du mystère intérieur. Car « je » ne suis pas une énigme policière, mais une planète, plus qu'un satellite, dont les habitants fantasmagoriques parlent une langue radicalement étrangère. Lorsque Rimbaud, dans une citation galvaudée, écrit « Je est un Autre », cet Autre n'est point un semblable, un autre comme les autres, mais un Etranger radical. Qui, depuis ses familiarités, peut-il comprendre une *étrangeté*, « inquiétante étrangeté » pour reprendre un titre de Freud, c'est-à-dire qui in-quiète, qui trouble le quiétude, aussi tolérante soit-elle, des bons samaritains de la conscience d'autrui ?

De plus, si je puis dire, ne pas pouvoir tout dire, ne pas pouvoir être compris (pris avec), est une *chance* : celle de *la créativité infinie* du rapport aux autres. Par exemple, relativement à une personne aimée et qui nous aime (ne soyons pas tatillons sur la cohérence de réciprocité !), s'entendre dire (ou dire soi-même), « Je sais ce que tu vas dire », « Je te connais comme si je t'avais fait », « Tous les deux, nous ne faisons qu'un » [Lequel?!...], « Je n'aurais jamais imaginé que l'on puisse être si heureux », etc., autant de formules le plus souvent affectueuses, qu'est-ce que cela signifie ? Eh bien comme un arrêt sur image, un refus de l'historicité avec ses évolutions ou révolutions, bref *un mythe d'éternité* qui condamne, de fait, l'un comme l'autre, à un immobilisme existentiel. Reste qui tu es, c'est ainsi que je t'aime ! Il va falloir assurer et s'installer dans un cadre, destiné à jaunir peu à peu, sans droit à une évolutivité partageable. Changer serait trahir !... L'amour se sclérose et se nécrose dans *l'habitude* qui rassure [Voir Billet sur *l'habitude* dans la rubrique *Citations et commentaires*]. Des repères, des repaires, oui. Des com-pair/es, oui. Des ex-pairs, non. L'avenir est un *projet*, non un *destin*. Parler pour ne rien dire : comme la *parole*, qui affleure à la lisière de l'essentiel est préférable au *discours* qui vous « ex-plique » (en défaisant les « plis » de votre intimité) « votre » vérité...

Parlons un peu : cela évitera les fausses certitudes, et introduira la *fragilité humaine* qui est notre lot commun en deçà des hypocrites sermons de bonne foi...

Gérard GUILLOT
24 novembre 2007